

Michelle Dagenais-Pérusse
Université Laval

Pouvoir et faillite du langage dans *En attendant le bonheur*¹

Résumé

Dans *En attendant le bonheur* de Maryse Condé, la narratrice mise sur le langage pour arriver à se défaire de son complexe identitaire. Elle se rend en Afrique en espérant pouvoir engager un dialogue avec ses « ancêtres. » Pourtant, elle n'arrive pas à établir un véritable contact puisqu'elle a de la difficulté à se servir du langage et à interpréter les événements de la lutte de pouvoir dont elle est témoin. S'instaure alors un décalage entre la narratrice et la société qui l'accueille. Ce décalage empêche la narratrice de s'engager dans la société et de prendre position: elle choisit plutôt la fuite.

1

En attendant le bonheur, le tout premier roman de Maryse Condé, est d'abord publié en 1976 sous le titre *Heremakhonon*, puis il est ré-édité en 1988 avec son nouveau titre et quelques réaménagements de la part de l'auteure. La romancière y met en scène une narratrice guadeloupéenne, vivant en France depuis neuf ans, et qui entreprend un voyage en Afrique dans le but de renouer avec ses origines et de rencontrer ses « ancêtres ». Armée d'un contrat d'enseignante de philosophie à l'Institut national, Véronica est plongée au coeur d'un conflit entre un gouvernement autoritaire et une opposition faible, mais déterminée à contrer le pouvoir. Pour Véronica, le premier de ces deux pôles est personnifié par son ami Saliou, directeur de l'Institut et opposant du régime, ainsi que par son étudiant et ami

Le langage thérapeutique

En arrivant en Afrique, Véronica souhaite régler un problème identitaire qui la tenaille depuis son enfance en Guadeloupe et qui l'empêche d'assumer pleinement sa négritude². Neuf ans plus tôt, ce problème l'a fait quitter la Guadeloupe pour la France: « je voulais fuir mon milieu familial [...], la négro bourgeoisie qui m'a faite, avec, à la bouche, ses discours glorificateurs de la Race et, au coeur, sa conviction terrifiée de son infériorité. » (Condé, 1988: 86) Cette fois-ci, elle voudrait définitivement mettre fin à son complexe. Or, elle est convaincue qu'elle pourra s'en défaire en le racontant. Elle répète à plusieurs reprises qu'elle doit relater son enfance et son complexe identitaire pour arriver à s'en guérir, c'est-à-dire renaître avec une identité dont elle sera fière. À sa première rencontre avec Saliou, le directeur de l'Institut où elle enseigne, Véronica s'étonne du désir qu'elle ressent de confier ses souvenirs d'enfance: « Pourquoi est-ce que j'ai envie de parler de tout cela à [...] mon supérieur hiérarchique dans son boubou effrangé? Sympathie? Ou au contraire comme on choisit un parfait étranger, un inconnu pour lui confier ses peines. » (Condé, 1988: 24) Rapidement détournée de l'envie de se confier à Saliou s à la suite d'un blocage, elle jette plutôt son dévolu sur Ibrahima Sory, le ministre de la Défense et de l'Intérieur, qu'elle voudrait comme confident. Dès sa première rencontre avec lui, Véronica lui dit: « Je suis une malade, monsieur le Ministre, à la recherche d'une thérapie. Je pourrais vous raconter. » (Condé, 1988: 53) En discutant avec Ibrahima Sory, l'enseignante espère engager le dialogue avec ses « ancêtres » africains et ainsi mieux comprendre son identité à

² Au sens où l'entend Aimé Césaire : « La négritude est la conscience d'être noir, simple reconnaissance d'un fait, qui implique acceptation, prise en charge de son destin de noir, de son histoire et de sa culture. » (Leiner, 1993: 163)

se trouve la vérité. Elle remet en question toutes les informations qui lui semblent inacceptables ou exagérées, alors qu'elle accepte sans hésiter celles qui la rassurent et qui,

nous pourrions souligner le fait que Véronica ne maîtrise effectivement pas les langues

Dès le début du roman, elle observe les gens qu'elle rencontre avec une sorte de curiosité anthropologique, sans omettre de souligner un certain nombre de clichés qu'elle se plaît à retrouver. À sa sortie de l'aéroport, elle énumère ce qu'elle voit de son taxi : « des femmes qui font la queue à la fontaine, bébé au dos. Des hommes qui dorment sur des pliants devant leurs cases en banco, mal assises sous leurs toits de paille. » (Condé, 1988: 20) Et elle prend la peine de préciser : « Images déjà aperçues dans les catalogues offrant [...] la découverte de la 'vraie Afrique'. » (*Ibid.*) Un peu plus tôt, elle décrivait un marabout mandingue aperçu dans un atlas illustré; ses points de comparaison sont principalement tirés de livres d'images. Lorsqu'elle rencontre Saliou, le premier avec qui elle fait connaissance en Afrique, elle s'étonne avec mépris : « D'où sort-il celui-là? Grand, maigre, un peu l'air d'un échalas dans son boubou vert pâle. [...] On n'aurait jamais cru un agrégé d'histoire. » (Condé, 1988: 21) D'ailleurs, il faudra une dizaine de pages avant que celui qu'elle appelle l'échalas mérite que l'on connaisse son nom. Entre temps, sa femme Oumou Hawa s'est vue comparée à « la gazelle noire célébrée par le poète. » (Condé, 1988: 22) Ainsi, dès le début, le roman reconduit nombre de préjugés, bien que la narratrice prétende se tenir à l'écart d'un tel discours. À de multiples reprises, elle nomme un cliché et, tout en affirmant qu'il faut s'en méfier, elle y adhère. Elle remarque par exemple à propos de Saliou : « Il a un beau sourire. Des dents arrondies et très blanches. Attention! Se méfier des clichés : le nègre aux dents blanches. Enfin tout de même, il a vraiment les dents blanches. » (Condé, 1988: 26) Obnubilée par l'idée qu'elle se fait de l'Afrique et des Africains, Véronica n'arrive tout simplement pas à saisir le réel qu'elle côtoie pourtant quotidiennement. Emmurée dans ces représentations, il n'est pas étonnant que Véronica

montrer sa chambre. Elle constate: « Coupée net, ma tentative de confession. » (Condé, 1988: 64) En réponse au babillage incessant de l'enseignante, Ibrahima Sory n'a que son silence à offrir. Or, le silence est une forme de langage que Véronica ne connaît pas. Ne sachant interpréter le silence de l'homme de pouvoir, elle se borne à croire qu'il est possible de bâtir une relation viable avec lui. Pourtant, le silence du ministre trahit sa façon de voir leur relation chimérique, dont il ne retire qu'une satisfaction sexuelle. Son silence lui permet également de conserver son ascendant sur Véronica, qui s'entête à espérer plus de la part de son amant. Ainsi, Véronica n'arrive pas à communiquer avec les locaux; elle ne saisit ni leur langage, ni les événements dont elle est témoin. Se faisant, elle se confine à son statut d'étrangère. Elle-même explique: « Moi je suis, dans tout cela, comme un cheval avec des oeillères, qui ne voit point la campagne autour de lui.

Le langage retrouvé

L'événement qui bouscule définitivement le comportement de Véronica est l'annonce radiophonique de la mort de Saliou, prétendument suicidé dans sa cellule. À la suite de cet avis, la narratrice arrive enfin à formuler une certitude et à se faire une opinion fondée par rapport à ce qui se passe : « Je n'y *crois* pas. Saliou n'était pas un lâche. Ou alors, et c'est la vérité, je le sens, de toute mon intuition, ils l'ont tué et ont choisi de camoufler sa mort en suicide [...] Qu'on ne vienne pas me raconter que je n'ai pas de preuves. Des preuves je n'en ai que faire. Des preuves, cela se fabrique. » (Condé, 1988: 237-238) Elle conclue en déformant la fameuse phrase de Descartes : « *Je sens, donc je sais.* » (*Ibid.*) Comme dans toute lutte de pouvoir, il semble que l'important ne soit pas de détenir la vérité, mais bien d'avoir le contrôle du langage, d'arriver à communiquer sa vérité et à la faire passer pour la seule qui soit valable. En ce sens, Ibrahima Sory réussit longtemps à maintenir Véronica dans l'ignorance. En fait, toute lutte de pouvoir est avant tout une lutte pour et par le langage, qui vise notamment gagner la crédibilité nécessaire afin de s'en servir pour arriver à ses fins. Michel Foucault, dans *L'ordre du discours*, souligne : « le discours n'est pas simplement ce qui traduit les luttes ou les systèmes de domination, mais ce pour quoi, ce par quoi on lutte, le pouvoir dont on cherche à s'emparer. » (Foucault, 1971: 12) Pour acquérir et conserver le pouvoir, il ne suffit pas de se servir du langage, il importe aussi d'arriver à se faire servir par le langage, à le manier de sorte qu'il exprime une façon bien particulière de voir le monde. Avec une grande lucidité, Véronica explique: « la vérité est dans l'oeil qui regarde. Non dans la chose regardée. » (Condé, 1988: 124) Lorsque Véronica apprend la mort de Saliou, elle fait enfin preuve de

bonne volonté et laisse tomber ses oeillères, prête à confronter la réalité. Elle a dorénavant accès à un versant du langage qu'elle ignorait auparavant. Au-delà des simples énoncés, elle arrive à interpréter ce que l'énonciation révèle. Alors que l'énoncé semble simplement aviser la population du suicide d'un prisonnier, Véronica comprend qu'il s'agit là d'un avertissement destiné aux autres opposants du régime, visant à les décourager d'emprunter la voie de la contestation et de la révolte. Le véritable message communiqué par la radio n'est donc pas que Saliou est mort, mais que Saliou a tout perdu dans sa tentative de contrer

pour avoir refusé de renier ses idéaux, non pour avoir commis des gestes visant à renverser le régime.

Confrontée à la mort de son ami, Véronica espère une réaction de constestation en ville et décide : « S'ils sortent, je me joindrai à eux [pour protester]. J'ai trop lanterné. Ergoté. Je jouais mon petit saint Thomas. Je répétais

projetant de changer. » (Sartre, 1948: 30) Nous avons montré que dans *En attendant le bonheur*, Maryse Condé met en scène une narratrice qui espère utiliser le langage pour se sauver, alors qu'en vérité elle arrive très mal à s'en servir, à le comprendre, et à en saisir l'essence. La position de Véronica face à la prise de parole s'avère paradoxale: elle est à la recherche d'un contact mais sabote toute opportunité d'en établir un. Elle pose des questions sans écouter les réponses et elle observe sans voir, toujours en décalage avec sa réalité. Dès lors qu'elle réussit un peu mieux à cerner le langage et surtout la lutte de pouvoir qui y est

Bibliographie

BENVENISTE, Émile (1966). *Problèmes de linguistique générale*. Paris, Gallimard, 1966.

CONDÉ, Maryse (1988). *En attendant le bonheur (Heremakhonon)*. Paris, Robert Seghers, 1988.

FOUCAULT, Michel (1971). *L'ordre du discours : Leçon inaugurale au Collège de France*. Paris, Gallimard, 1971.

LEINER, Jacqueline (1993). *Aimé Césaire: le terreau primordial*. Narr (Allemagne), Tübingen (Coll. Études littéraires françaises), 1993.

SARTRE, Jean-Paul (1948). *Qu'est-ce que la littérature?* Paris, Gallimard (Coll. NRF Idées), 1948.

Michelle Dagenais-Péresse a terminé un baccalauréat en littératures française et québécoise. Elle est présentement étudiante à la maîtrise en études littéraires à l'Université Laval (Québec). Elle travaille sur l'oeuvre de Fatou Diome.